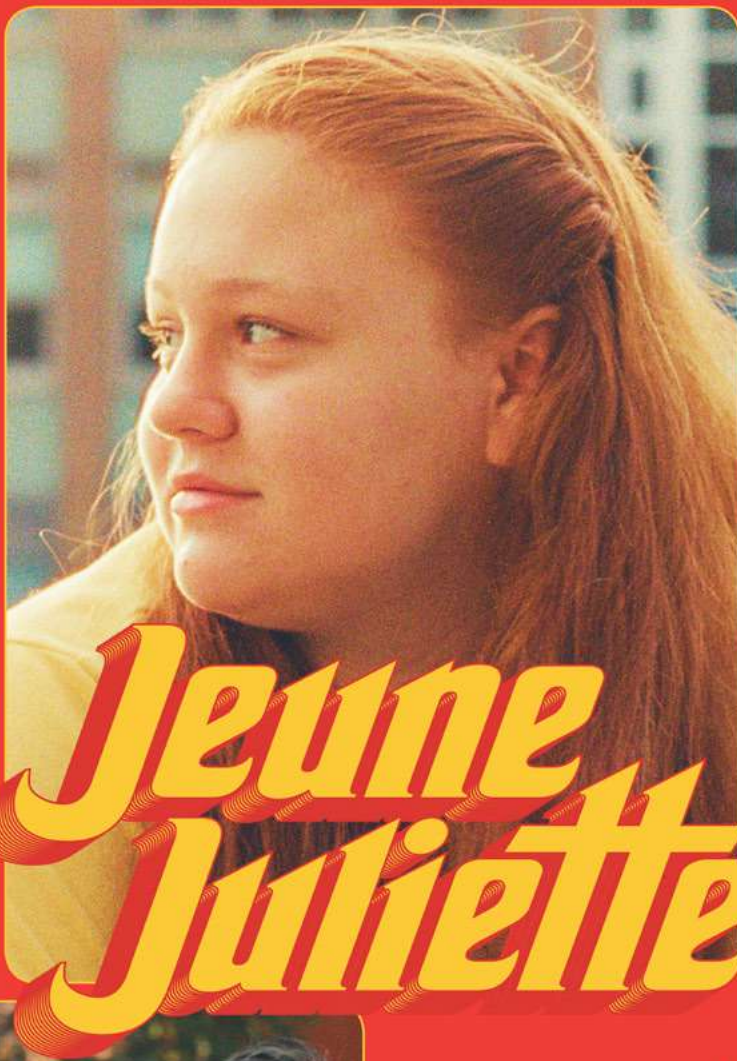


FILMS BOUTIQUE & LIGNE 7
PRÉSENTENT
UNE PRODUCTION METAFILMS



ALEXANE JAMIESON
LÉANNE DÉSILETS
GABRIEL BEAUDET
ANTOINE DESROCHERS
ROBIN AUBERT
CHRISTOPHE LEVAC
KARL FARAH
STÉPHANE CRÊTE
TATIANA ZINGA BOTAO

SORTIE LE 11 DÉCEMBRE



Un film de *Anne Émond*

FILMS BOUTIQUE, MAISON 43 ET LIGNE 7 PRÉSENTENT UNE PRODUCTION METAFILMS UN FILM DE ANNE ÉMOND AVEC ALEXANE JAMIESON
LÉANNE DÉSILETS GABRIEL BEAUDET ANTOINE DESROCHERS ROBIN AUBERT CHRISTOPHE LEVAC
KARL FARAH STÉPHANE CRÊTE TATIANA ZINGA BOTAO
PRODUCTION DÉLÉGUÉE MARIE-CLAIRE LALONDE IMAGE OLIVIER GOSSET DIRECTION ARTISTIQUE SYLVAIN LEMAITRE
COSTUMES CAROLINE BOISSON DISTRIBUTION DES RÔLES NATHALIE BOUTRIE MONTAGE ALEXANDRE LEBLANC
DIRECTION DE POST-PRODUCTION MELANIE GAUTHIER JULIEN TREMBLAY SON STEPHEN DE OLIVEIRA SIMON DERRAIS ET LUC BOUDRIAS
MUSIQUE ORIGINALE VINCENT ROBERGE

metafilms LIGNE 7 TELEFILM CANADA LE FONDS HAROLD GREENBERG Québec Québec Canada
RADIO-CANADA FILMS Boutique MAISON 43

20
minutes

nova
LE CINÉMA NOUVEAU

Causeette

SENS
CRITIQUE

artistik
rezo

BOISSON GAUTHIER / TREMBLAY ZINGA BOTAO / OLIVEIRA DERRAIS

Jeune Juliette

Un film de *Anne Émond*

SORTIE LE 11 DÉCEMBRE 2019

1h37 - QUÉBEC - 2019 - 1,78 - 5.1

LIGNE 7

Distribution

Timothée DONAY
03 20 92 89 58
06 79 36 23 29
timothee@ligne7.fr

Programmation

Timothée DONAY
&
Kevin BORDUS
06 24 59 59 20
kevin@ligne7.fr

Communication

Juliette Nicolas
07 69 65 30 17
juliette@ligne7.fr

Relations Presse

CINÉ-SUD PROMOTION
Claire VIROULAUD & Mathilde CELLIER
01 44 54 54 77
claire@cinesudpromotion.com
mathilde@cinesudpromotion.com

Synopsis



Juliette est effrontée, malicieuse, un peu grosse et menteuse. Elle n'est pas vraiment populaire au collège, mais c'est pas grave : c'est tous des cons ! Juliette a 14 ans et elle croit en ses rêves. Pourtant, les dernières semaines de cours se montreront très agitées et vont bousculer ses certitudes sur l'amour, l'amitié et la famille...



Entretien avec Anne Émond



Jeune Juliette semble être un film très intime, très personnel. À quel point est-il autobiographique ?

Je dois reconnaître qu'il y a beaucoup de moi dans le film. Je suis née en 1982. J'ai donc bien connu la fin des années 1980 et les années 1990. J'étais une adolescente très rondelette, je pesais près de 40 kilos de plus que maintenant. Comme Juliette, j'étais très solitaire, je n'avais qu'une, peut-être deux amies. L'imagination survoltée de Juliette, qui se raconte beaucoup d'histoires et s'écrit des lettres à elle-même, est également très proche de moi, tout comme l'intimidation à laquelle elle doit faire face à l'école. Je l'ai vécue... En revanche, je n'avais pas du tout sa répartie. Quand on se moquait de moi, je devenais toute rouge, je rasais les murs. Je pense que la femme de 36 ans que je suis maintenant a eu

envie et besoin de répondre à ces gamins qui m'ont mené la vie dure. C'est une vengeance un peu ludique.

Le film a donc un côté cathartique pour vous, comme pour les futurs spectateurs qui se trouvent ou se sont trouvés dans la même situation que Juliette.

Exactement. Voir quelqu'un se défendre, prendre la parole, ça fait chaud au cœur. Le film aurait très bien pu être un drame, mais je me suis dit très tôt que personne n'est à son meilleur lorsqu'il a 14 ans et qu'il y avait de la place pour la comédie dans cette histoire. Et quand on y pense, la plupart des histoires se terminent quand même bien. Il m'importait de réaliser un film léger et lumineux, pour montrer aux gens, particulièrement aux jeunes, que ce qu'on vit à l'adolescence s'arrange globalement par la suite !

Les marqueurs temporels de votre film sont assez flous. L'image et les couleurs rappellent les années 1980, vous parlez de téléphones portables même si vous ne les montrez pas. Était-ce une volonté de raconter une histoire qui puisse être intemporelle ?

Oui et puis je pense que les films qui essaient trop de croquer leur époque, aussi réussis soient-ils, risquent de mal vieillir... Je pense entre autres à **Eight Grade**, un film américain sur une jeune fille de 13 ans qui possède une chaîne Youtube. Il est extrêmement bien fait, mais comment sera-t-il perçu dans quinze ans ? Il m'importait vraiment de faire un film sur la jeunesse au sens large. Il ne s'appelle pas **Jeune Juliette** pour rien ! Que l'on soit jeune dans les années 1980 ou dans les années 2020, les grandes émotions restent les mêmes. Même si l'époque et la manière de communiquer ont changé. En parlant avec mes jeunes actrices je me suis rendu compte que beaucoup de relations amoureuses débutent ou se terminent désormais par SMS. Les gens se draguent par texto même s'ils sont dans la même classe, c'est incroyable ! Mais en même temps, le premier rejet, la première histoire d'amour, la première dispute avec les meilleures amies : ils se ressentent de la même manière. Peu importe la technologie utilisée. C'est pour ça qu'on a fait des choix plus intemporels.

Plus qu'un film sur l'adolescence, Jeune Juliette est un film sur le regard. Cette manière qu'on peut avoir de fantasmer tout ce qui nous entoure, surtout quand on est un peu renfermé.

C'est vraiment ce qu'on souhaitait faire. Je me souviens de mes 14 ans : ma vie était nulle, je recevais très peu d'attention à l'école, j'avais peu d'amis, alors je m'en inventais. On s'est placé dans le regard de Juliette, du coup certains éléments paraissent presque caricaturaux, comme le professeur d'éducation physique, qu'elle voit comme un tortionnaire. Le côté formel du film suit cette logique. On a utilisé des couleurs pop ou du split-screen, dans un style presque BD par moments, parce que Juliette a ce regard décalé. Dans le fond et la forme, je voulais rester à son niveau. Je ne voulais surtout pas l'observer de haut.

Pour l'image, vous vous êtes entourée du chef opérateur Olivier Gossot, dont c'est le premier long-métrage mais qui s'était déjà fait remarquer sur de très beaux courts. Pourquoi l'avez-vous choisi ?

J'avais fait trois films avec deux directeurs de la photo différents, Mathieu Laverdière et Josée Deshaies, qui sont deux chefs opérateurs d'expérience. Josée travaille entre autre avec Bonello. Mais j'avais envie de me renouveler, de sortir de mes relations connues et rassurantes, et je voulais travailler avec une équipe artistique, technique et musicale plus jeune. Vu la thématique



du film, ça faisait sens pour moi. Tous les courts-métrages que je voyais au Québec depuis cinq ans et que je trouvais magnifiques étaient signés par Olivier Gossot. La collaboration a été fantastique, je ne m'imagine plus faire un autre film sans lui.

C'est ensemble que vous avez décidé de tourner en 35 mm ?

Oui, mais si j'en avais les moyens, je tournerais tous mes films en pellicule ! C'est plus chaud que le numérique, plus humain, je continue de le penser même si les technologies s'améliorent d'année en année. Pour **Jeune Juliette**, le chef op et moi avons donc vraiment insisté auprès du producteur. Nous voulions conserver cet esprit nostalgique, les fameux « teen movies » qui ont marqué notre jeunesse. Par ailleurs, nous faisons face à un véritable défi esthétique pour ce film. A priori, rien n'était « beau » dans ce que nous allions filmer : une banlieue morne, la lumière crue du Québec en juillet, des acteurs pas du tout embellis aux costumes et aux maquillages. Le 35 mm était décisif, selon nous, pour donner au film son ton estival, chaleureux.



On sait que cela coûte beaucoup plus cher, comment avez-vous géré cela au tournage, et notamment sur la direction d'acteurs ?

Évidemment, nous n'avions droit qu'à quelques prises par plan, ce sont les contrecoups obligés. Nous avons beaucoup travaillé en répétition. Puis sur le plateau, tout le monde était très discipliné. Les jeunes acteurs bien sûr, mais aussi les centaines de figurants adolescents ont vite compris que faire un film, c'est un vrai travail. C'était beau de les voir si concentrés pour réussir les plans et nous éviter de tourner trop de prises.

Après trois réalisations beaucoup plus sombres et torturées, *Jeune Juliette* apparaît comme une rupture. Qu'est-ce qui vous a donné envie d'aller vers quelque chose de plus léger ?

J'en avais besoin. J'admire les cinéastes qui ont un parcours cohérent, qui creusent un sillon très identifiable de film en film. Mais ça ne correspond pas du tout à ma personnalité ni à mon désir de cinéma. Ma curiosité me pousse toujours à aller sur d'autres territoires. Je ne veux pas faire ce qu'on attend de moi. Je me demande parfois si je ne serais pas mieux acceptée dans le milieu du cinéma si j'avais une ligne plus claire, mais je ne peux pas vivre ainsi. Je ne peux que suivre mes envies.

Dans *Nuit #1*, on pouvait déjà ressentir cette hybridité entre nostalgie et modernité, dans la forme ou les choix musicaux. On la ressent de nouveau dans *Jeune Juliette*. Vous regardez le passé avec un œil nouveau... Est-ce conscient ?

Pas complètement conscient je crois, mais j'ai une certitude : le cinéma ne doit pas chercher à capter une époque, mais une émotion. Quand on essaye de capter une époque passée, on finit juste par capter la nôtre. En captant une émotion, on devient beaucoup plus universel il me semble. **Nuit #1** était aussi un film sur la jeunesse, plus âgée, plus perdue, plus sexualisée... Je voulais parler de la recherche de soi. Avec le recul, j'y retrouve l'influence de Rohmer ou Jean Eustache. **Jeune Juliette** est plus marquée par **L'Effrontée** de Claude Miller et tous ces films sur la jeunesse des années 80, les **Breakfast Club** ou **Karate Kid**, qui m'ont fascinée pendant mon enfance. Ils font partie de moi, ils ont donc nourri mon film.

Le coming of age est devenu un genre en soi, il en existe des centaines de toutes nationalités. Avez-vous réfléchi à une manière de trouver votre place, votre ton ?

Je savais que je ne serais pas la première à faire un coming of age ! Ça m'a un peu inquiétée au début... Mais j'ai pris conscience qu'en tant que spectatrice, je n'en suis jamais lassée. Quand ils sont bien faits, ils me réconfortent, ils me font du bien. **Ladybird** m'a beaucoup touché, **Ghost World** également. Je continue d'aimer et de revoir tous les films de ma jeunesse. L'adolescence est un terreau tellement fertile, et il y a toujours un regard qui se renouvelle. Je me suis dit que j'avais le droit d'ajouter le mien. Je me suis octroyé ce droit !

Qu'est-ce que *Jeune Juliette* apporte au coming of age, selon vous ?

Avoir une jeune fille en héroïne de film n'est pas encore aussi courant qu'on pourrait le souhaiter. Alors imaginez une jeune fille qui ne correspond pas du tout aux standards de beauté actuels... Pour moi ça représentait déjà une petite révolution. Il faut continuer de représenter les femmes à l'écran, dans toute leur diversité, notamment corporelle. Depuis #MeToo, la façon de représenter les femmes à l'écran a changé en bien. Lorsque j'en étais encore à l'étape du scénario, je me disais souvent que j'aurais adoré voir un film comme celui-ci quand j'étais adolescente. Ça n'existait absolument pas.



Juliette ne prend conscience de son poids qu'à la moitié du film. À quel point était-ce important pour vous de ne pas faire intervenir ce conflit trop tôt dans la narration ?

Je sais que ça surprend. Mes confrères soulevaient ce point à la lecture du scénario, même les spectateurs me font part de leur surprise en débat. Pour être honnête, je n'ai moi-même pris conscience de mon poids que très tardivement. Comme pour Juliette, il a fallu que quelqu'un me le dise. Le soir je me suis regardée dans le miroir et j'ai vu que j'étais grosse. Même avec le recul, je reste étonnée. Comment ai-je pu ne pas m'en rendre compte ? Contrairement à bien des coming of age, où on passe de l'adolescence à l'âge adulte, **Jeune Juliette** parle de la sortie de l'enfance. Être enfant, c'est vivre un peu bordé

d'illusions et ne pas se rendre compte du regard des autres. Il faut souvent que quelqu'un nous dise qu'on est différent pour qu'on s'en rende compte, et c'est toute la cruauté du monde dans lequel on vit. Ce serait bien de pouvoir vivre dans l'enfance, dans l'illusion et la douceur toute notre vie, mais les choses ne se passent pas comme ça. Les gens sont cruels, ils nous regardent, ils nous voient.

Comment avez-vous repéré Alexane Jamieson ?

Nous avons rencontré une vingtaine de comédiennes en audition, ce qui est assez peu pour un premier rôle. Nous avons d'abord essayé de trouver notre Juliette autrement, comme dans des centres commerciaux ou des parcs d'attractions. Mais approcher des jeunes filles de quinze ans parce qu'elles ont un physique différent était compliqué... Leurs réactions étaient toujours négatives, et je le comprends. À leur âge, j'aurais réagi de la même manière. Nous avons fini par trouver Alexane dans une agence de comédiens. Nous avons fait cinq auditions avec elle, pour s'assurer qu'elle avait non seulement le talent, mais aussi et surtout la force et la maturité de ne pas se laisser démolir par le film. Certaines scènes sont tout de même très rudes, il nous fallait quelqu'un qui puisse passer à travers tout ça.

Lui avez-vous demandé une préparation physique particulière ?

Il ne faut pas grand chose pour se faire harceler à l'école, mais on voulait que Juliette soit un peu plus ronde que ne l'était Alexane. Elle a pris huit kilos pendant la préparation du film, ce qui fait quand même une grosse différence à l'écran. Elle a été très courageuse sur ce point. Elle était évidemment supervisée par un nutritionniste, mais à 15 ans, accepter ce genre de condition n'est pas donné à tout le monde. Alexane est une jeune fille bien dans sa peau. Elle croque la vie à pleines dents. Elle trouvait très drôle de pouvoir manger des céréales hyper sucrées sur le plateau sans avoir sa mère sur le dos !

En France, le harcèlement à l'école est un sujet très sérieux qui peut mener à des dépressions, voire à des tentatives de suicide. Qu'en est-il au Québec ?

On en parle aussi énormément depuis cinq ans. Le mot «intimidation» commence à prendre beaucoup de place. Ce n'est évidemment pas un phénomène nouveau, mais à mon époque, on en parlait moins. Il y avait moins de supervision des adultes. On est devenus plus attentifs à ça. Je pense que les réseaux sociaux ont changé la donne. Le harcèlement ne s'arrête jamais, il rentre dans toutes les maisons. Je voulais répondre au harcèlement de manière un peu inattendue, sans violence, montrer que la vengeance peut être douce. L'acceptation de soi, de sa différence sexuelle ou corporelle, peut être pacifique.

C'est d'autant plus vrai que la grossophobie est une violence quotidienne des plus courantes, contre laquelle il est très difficile de lutter...

C'est très ancré. Même l'utilisation du mot «grosse» est devenue péjorative. On peut dire d'une personne qu'elle est mince, mais on ne peut plus dire qu'elle est grosse. On utilise toutes sortes d'alternatives : «rondelette», «enrobée», «potelée». Mais à moins que ça ne mette en danger la santé, on peut être gros, fonctionnel et actif. Ça ne devrait pas être aussi mal vu.

Au-delà du corps de Juliette, dans le film tous les corps sont scrutés, parfois fantasmés, pourquoi cette obsession physique ?

C'était important pour moi de montrer de manière ludique à quel point, à l'adolescence, on est plein d'hormones ! Juliette a certes un corps différent, mais Malaïka (la belle-mère) ne répond pas non plus spécialement aux canons de beauté. Pourtant elle suscite un très grand désir. De même, Juliette se permet de fantasmer sur un mec au corps parfait, même si, elle, ne l'est pas. Elle est amoureuse du plus beau garçon du collège, elle a tout à fait le droit de fantasmer sur les muscles et les pectoraux, même si ça ne veut pas dire que ce sera le cas toute sa vie. L'eros de Juliette est en pleine construction et tous les corps qui l'entourent y contribuent.



Même si le film utilise les personnages habituels des films de lycée, vous tordez rapidement le coup aux stéréotypes. L'héroïne mal dans sa peau anime la radio du collège, le mec populaire joue dans un groupe mais chante comme une casserole... À quel point souhaitiez-vous jouer avec ces archétypes du genre ?

Reprendre les codes du coming of age de manière décomplexée me faisait rire et me donnait l'impression d'être beaucoup plus juste. On a souvent vu à l'écran un grand frère être méchant ou détaché envers sa sœur, mais pour moi ce n'est pas vraiment représentatif de la réalité. Il y a toujours des conflits entre un frère et sa sœur, mais c'est souvent très beau. Lorsqu'on voit des pères célibataires à l'écran, ils sont souvent dysfonctionnels, alcooliques ou inadéquats pour leurs enfants. Pourquoi ne pas montrer autre chose ? Des bons pères, même célibataires, il y en a des millions ! Les stéréotypes ne viennent pas de nulle part, mais une autre réalité existe aussi.

À travers Léane, vous dépeignez l'homosexualité de manière très tendre. Qu'est-ce qui a déterminé l'orientation sexuelle de ce personnage ?

Je l'ai décidée assez tôt dans le processus d'écriture. **Jeune Juliette** est un film sur la différence, l'acceptation de soi et des autres. Le personnage de Juliette permet d'aborder, entre autres, le corps, le désir, la haine de soi. Le personnage d'Arnaud permet d'aborder la tête, il réfléchit différemment, il désarçonne, il fait sourire. Léane, elle, permet d'aborder le cœur : elle aime les filles, c'est très naturel pour elle. Elle ne veut pas en faire tout un plat et redoute le passage obligé du coming-out, non pas parce qu'elle a honte, mais juste parce qu'elle trouve ça idiot : on devrait pouvoir aimer qui on veut sans avoir à "l'avouer" en place publique. Juliette se demande tout au long du film si un jour, un garçon tombera amoureux d'elle. Sa première déclaration d'amour, finalement, elle la reçoit d'une fille. Si elle réagit mal sur le coup, ce n'est pas du tout parce qu'elle est choquée par l'homosexualité de son amie. Elle est plutôt bouleversée parce que ça change tout entre elles. Elle aimait cette amitié fusionnelle mais ludique, et ici, l'amour vient tout déranger.

Le très jeune Arnaud n'appartient pas non plus aux archétypes du coming of age : pourquoi avoir intégré ce personnage si différent ?

J'aimais l'idée que Juliette puisse devenir un monstre à son tour. Je trouvais ça important : on n'est jamais tout à fait victime ou tout à fait bourreau. Et c'est très bien comme ça. Arnaud est inspiré d'un petit garçon que j'ai connu quand j'étais plus jeune, à une époque où on ne diagnostiquait pas les enfants comme on peut le faire aujourd'hui. Maintenant, au Québec, énormément d'enfants ont un traitement contre le déficit d'attention, le haut potentiel, Asperger... On a vraiment des cases et on y place les enfants très jeunes. Il suffit d'une petite excentricité à l'école pour déclencher le processus. Je voulais qu'Arnaud soit différent sans que ce soit étiqueté. C'est rassurant de classer les gens, mais je ne suis pas certaine que ce soit une bonne chose. Évidemment, des troubles mentaux existent et doivent être pris en charge, mais, de nos jours, des gens à haut potentiel sont diagnostiqués alors qu'ils ne devraient pas l'être. Ils devraient juste suivre leur parcours. Notre société ne permet plus l'excentricité, la différence. Il me paraît évident qu'Arnaud réalisera de grandes choses, il faut juste le laisser faire son chemin.

Son interprète, Gabriel Beudet, avait douze ans lors du tournage. Avoir principalement des comédiens mineurs a-t-il changé vos méthodes de travail ?

Pour les rôles d'adultes, j'ai choisi des comédiens en lesquels je pouvais avoir confiance, qui ne nécessiteraient pas énormément d'attention, parce que je savais que les adolescents me prendraient tout mon temps et toute mon énergie, et j'avais envie de les leur donner. Pour la première fois, j'ai fait beaucoup de répétitions et nous avons passé de longues heures à réfléchir au texte. Ils ne saisissaient pas toujours toutes les nuances, ce qui est totalement normal à douze ou quatorze ans. On a cherché à identifier l'essence du texte, puis on travaillait leur interprétation, la position de leurs corps. Il y a eu très peu d'invention sur le plateau, tout avait déjà été réfléchi en amont. Si j'avais pu être avec eux à chaque seconde, même pour parler d'autres choses, de leur rentrée, de leurs histoires d'amour, je l'aurais fait. Malheureusement, sur un tournage, ce n'est pas possible... Pour moi, travailler avec des enfants, c'est surtout les mettre en confiance. Ils ont tout en eux pour livrer leurs performances, il faut juste qu'ils laissent tomber les barrières. J'ai essayé d'être très présente pour les rassurer, presque les cajoler parfois. Je trouvais primordial qu'ils soient heureux et qu'ils se sentent à l'aise. Sur ce film, ça a été ma préoccupation principale, et je l'ai fait avec un énorme plaisir.

Le film vient de sortir au Québec, avez-vous eu des retours du public ?

On reçoit énormément d'amour ! Il est beaucoup moins clivant que mes films précédents. Et c'était l'idée qui m'animait : j'espérais faire un film que l'on puisse aimer, qui pourrait faire chaud au cœur. Ce qui me surprend davantage c'est que les spectateurs se sentent plus investis que je ne l'aurais pensé. Je savais que le film les ferait rire, mais ça dépasse la comédie : Juliette les touche beaucoup. Il y a eu un léger malentendu lors de la sortie cependant. Je ne considère pas Jeune Juliette comme un film spécialement pour adolescents. Il s'adresse à tout le monde. Les bandes-annonces et les affiches montrent surtout les adolescents et la jeunesse est au centre du film certes, mais je pense qu'on peut l'aimer encore davantage à trente-cinq ans qu'à quinze. Parce qu'on a la nostalgie de notre jeunesse, parce qu'on saisit le second degré, parce qu'on a le recul sur les événements. À la manière de **Ladybird** ou **L'Effrontée**, finalement : ils parlent des jeunes, mais ils s'adressent tout de même plus aux adultes.

Nous sommes nombreux à avoir, comme Juliette, fait face à des moqueries à l'école, pour notre physique, notre orientation sexuelle, notre situation familiale... Pensez-vous que ça a pu jouer sur l'identification et la réception émotionnelle du film ?

Tout à fait ! Quand on y réfléchit, les gens populaires et branchés du lycée étaient généralement en minorité. La plupart d'entre nous étions donc des "Jeune Juliette" : mal dans notre peau, pas très cools, rasant les murs. Le film fait sûrement renaître de vieux souvenirs. Même si je me suis fait « écoëurer » (terme québécois pour « taquiner ») toutes mes années d'adolescence, cette période n'a pas pour autant été traumatisante. Je pense d'ailleurs que c'est le cas pour beaucoup d'entre nous. Je m'en suis bien sortie, je suis fière de ce que je suis devenue, et je contemple cette période avec le sourire, avec nostalgie même. Je n'en veux pas du tout aux brutes de l'époque ! On ne passe pas son temps à rabaisser les autres parce qu'on est soi-même un modèle de confiance et d'épanouissement... Quand je retourne dans ma ville natale et que je vois comment ils ont tourné, je suis bien contente d'avoir été une **Jeune Juliette** et pas une Jeune Cool. Je pense que beaucoup d'adultes ont aujourd'hui ce sentiment, c'est sans doute pour ça que le film est fédérateur.

Comment vos jeunes comédiens vivent-ils la sortie du film ?

Ils sont tous très fiers et très heureux. Ils reçoivent beaucoup d'attention médiatique en ce moment, particulièrement Alexane. Je pense que c'est très sain, elle savoure chaque seconde. Léanne et Alexane ne sont pas forcément les filles les plus populaires de leurs écoles, elles n'ont pas énormément d'amis ou une vie sociale très folle. Le film est comme une douce revanche pour elles aussi. Elles sont un peu devenues les stars de la rentrée scolaire !



Biographies



**Anne
Émond**

La réalisatrice scénariste Anne Émond vit et travaille à Montréal. Entre 2005 et 2011, elle a écrit et réalisé sept courts métrages, dont **Naissances** et **Sophie Lavoie**, qui ont voyagé dans plusieurs festivals internationaux et ont gagné de nombreux prix.

En 2011, Anne réalise son premier long métrage, **Nuit #1**. Celui-ci est présenté dans plus de vingt-cinq festivals internationaux, dont ceux de Busan, Rotterdam, Taipei et Toronto. Le film remporte plusieurs prix et mentions et sera distribué dans une dizaine de pays, dont la France et les États-Unis.

Les Êtres chers, son 2e long métrage de fiction en 2015, fut aussi bien accueilli et remarqué : Locarno, Toronto, Le Gala Québec Cinéma, Canadian Screen Awards.

Nelly (2017), librement adapté de la vie et de l'œuvre de l'écrivaine québécoise Nelly Arcan a été présenté en première au TIFF puis sélectionné dans de nombreux festivals prestigieux à travers le monde.

Jeune Juliette est son quatrième long métrage.

Dès sa plus tendre enfance, Alexane Jamieson prête son talent et sa présence lumineuse à des publicités, tournages et shooting photos.

À l'âge de 11 ans, Alexane obtient un 1er rôle au théâtre aux côtés d'actrices chevronnées.

Elle joue également dans des téléseries.



**Alexane
Jamieson**

À cinq ans, Léanne découvre le plaisir d'être sur une scène lors de son premier spectacle de danse. C'est une révélation ! Depuis, la danse occupe une place importante dans sa vie. Elle fait partie d'un programme de danse-étude, elle est membre de deux troupes de danse.

Elle évolue comme comédienne depuis l'âge de 12 ans.

On a pu découvrir Léanne à la télévision à travers quelques publicités et séries, dont la série **Jenny**.



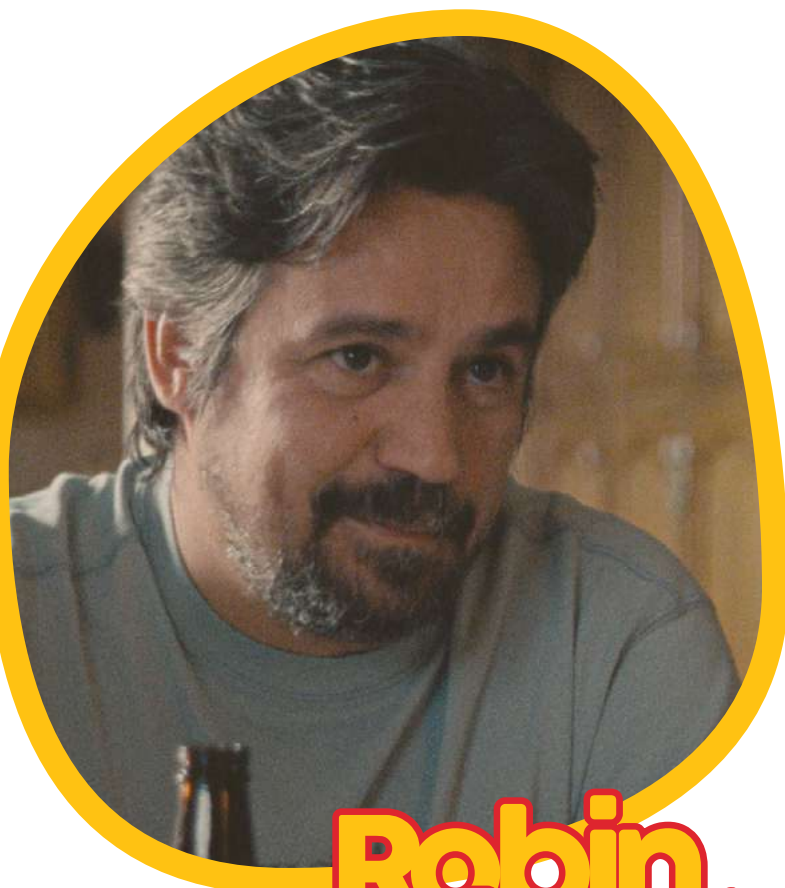
**Léanne
Désilets**

La carrière d'Antoine voit le jour en 2007 dans le long métrage **Nitro**. Puis il collabore avec de grands réalisateurs tels que Léa Pool (**Maman est chez le coiffeur**), Xavier Dolan (**Juste la fin du monde**) et Alain Desrochers (**Nitro Rush**).

Il interprète également de nombreux rôles à la télévision.



Antoine Desrochers



Robin Aubert

Robin est réalisateur, scénariste, acteur et auteur.

En tant que réalisateur, il a plusieurs courts et longs métrages à son actif. Son 5e long métrage, **Les Affamés**, a remporté, entre autres, le prix du meilleur film canadien lors de sa présentation au TIFF en 2017.

Comme acteur, il est une figure connue au Québec autant des téléspectateurs que des cinéphiles pour avoir joué notamment dans **Maelström** (Denis Villeneuve), **La Comtesse de Bâton rouge** (André Forcier), **De père en flic** (Emile Gaudreault), **Amsterdam** (Stefen Miljevic), **Miraculum** (Podz), **Les Maîtres du suspense** (Stéphane Lapointe), et **Guibord s'en va en guerre** (Philippe Falardeau)...

Fasciné par le cinéma depuis qu'il est jeune, Gabriel à toujours rêvé de devenir acteur.

En primaire, ses professeurs de théâtre ont vite remarqué son talent naturel et l'ont fortement encouragé à poursuivre sa passion. À l'âge de 12 ans, il obtient son premier rôle dans **Jeune Juliette**.



**Gabriel
Beaudet**



**Christophe
Levac**

Christophe se passionne pour plusieurs disciplines artistiques : le théâtre, l'improvisation & le cinéma.

Il a étudié un an à l'école de théâtre du collège Lionel-Groulx avant d'accepter de faire partie de la distribution de l'émission **L'Échappée**. On peut également le voir dans la série **Les Invisibles**.

Il co-réalise son premier long-métrage **La Marina** avec Étienne Galloy en 2019

À l'issue d'une carrière de football de haut niveau, Karl Farah se lance dans le jeu en 2012 en suivant de nombreuses formations.

Depuis, les projets s'enchaînent. On le voit notamment jouer dans **Les Êtres Chers** de Anne Émond, **Les Honorables** de Louis Choquette et **Mfia inc** de Podz.

Il écrit et produit plusieurs courts-métrages dont **Skinny Love**, **Camille** et **F. Nocturne**.

Il développe aussi une carrière anglophone en participant à **The Truth about the Harry Quebert Affair** et **Tuned in for terror**.



Membre du Théâtre National de Montréal, Tatiana est une comédienne de théâtre expérimentée et reconnue. Au cinéma, elle joue dans **Waiting for April** d'Olivier Godin primé à la Semaine de la critique de Berlin en 2018.



Stéphane Crête

Comédien, auteur, animateur et metteur en scène, Stéphane Crête est un touche-à-tout polyvalent qui s'intéresse à toutes les formes de création.

Il navigue avec autant d'aisance dans les productions télévisuelles et cinématographiques grand public que dans le théâtre expérimental.

Sa carrière est variée et surprenante: maître de cérémonie à plusieurs occasions, professeur d'improvisation théâtrale à l'école nationale de cirque, metteur en scène de seuls en scène, réalisateur de documentaires...

Co-directeur artistique d'une compagnie de théâtre, en plus d'avoir mis en scène de nombreuses créations, il a également publié trois livres (**Mycologie, Esteban, Les laboratoires Crête**) !

Distribution des rôles

Juliette ALEXANE JAMIESON

Léane LÉANNE DÉSILETS

Bernard ROBIN AUBERT

Arnaud GABRIEL BEAUDET

Liam ANTOINE DESROCHERS

Pierre-Luc CHRISTOPHE LEVAC

M. Bernier STÉPHANE CRÊTE

Malaïka TATIANA ZINGA BOTAO

Serge KARL FARAH

Maude MYRIAM LEBLANC

Équipe créative

Réalisation et scénarisation ANNE ÉMOND

Production SYLVAIN CORBEIL

Production déléguée MARIE-CLAIRE LALONDE

Direction de la photographie OLIVIER GOSSOT

Créatrice de costumes CAROLINE BODSON

Direction artistique SYLVAIN LEMAÎTRE

Montage ALEXANDRE LEBLANC

Conception sonore SIMON GERVAIS

Musique VINCENT ROBERGE (Les Louanges)

L'ÉQUIPE
LIGNE 7
+
CINÉ-SUD
À 14 ANS



*Timothée
Donay*



*Loïs
Rocque*



*Juliette
Nicolas*



*Claire
Viroulaud*



*Kevin
Bordus*



*Mathilde
Cellier*